



Swiss Deluxe Hotels

Lorsque le temps file entre les doigts

Rolf Dobelli, Beau-Rivage Hotel Neuchâtel

Depuis des années, je mène les entretiens de candidature au bar de l'hôtel Beau-Rivage à Neuchâtel. Je m'assieds à une petite table à la fenêtre, trempe mes lèvres dans la mousse du cappuccino et tente d'éviter de laisser trop souvent vagabonder un regard légèrement ennuyé sur le lac pendant que les jeunes gens déploient leur biographie devant moi. Nulle part ailleurs, l'entretien est aussi décontracté que dans ce bar. Et nulle part ailleurs, la mélancolie est plus belle. Depuis des années, la vue sur le lac depuis cet hôtel me fournit une espèce de réconfort. Si un jour je ne suis plus, ce paysage sera toujours encore là, me dis-je. Une pensée inutile, je sais.

L'avant-dernier candidat était un homme d'environ trente-cinq ans, sans cravate, mais avec gilet. Une pochette non repassée, assortie au coloris de ses boutons de manchette émaillés, dépassait de son veston. Les deux premiers boutons de sa manche étaient déboutonnés. Donc du cousu main ! Comment il était assis : désinvolte, étudié, une construction, comme s'il avait déjà absorbé l'esprit du temps de demain. Un poseur. C'est là le problème lorsqu'on cherche des gens pour le marketing, soupirai-je en silence : on trouve des clowns. Je l'avais immédiatement rejeté, mais ne voulais pas me priver du petit spectacle de théâtre de son auto-présentation. En outre, j'avais le temps – tout un après-midi.

Le jeune homme ouvrit une espèce de sacoche dont il tira son CV. Le sac synthétique donnait l'impression qu'on aurait pu l'utiliser pour un trekking à travers la Sibérie. Il arborait un logo qui ne me disait rien – sauf que je n'étais plus un initié de ce culte de la jeunesse. Ce qui m'irrita. Le jeune homme dégoisa un flot de paroles que je ne compris pas. Au moins un mot

sur deux était en anglais. Il parla de « visits » et de « social media », de « twitter » et de « cost per click ». J'étais reconnaissant au lac de Neuchâtel de se dérouler devant moi comme du papier d'argent en cet après-midi. De temps à autre, le soleil pointait entre les nuages et illuminait le vert des collines à l'arrière-plan. Derrière, comme peintes à la hâte, frémissaient les Alpes. La vue sur le lac me dédommageait de la vacuité de son bavardage.

Je suis résolument contre l'idylle et contre toute forme de nostalgie. En privé également. Le passé est quelque chose dont on fait mieux de se couper, surtout lorsque les vieilles images remontent. Mais voilà qu'elles étaient là. Peut-être était-ce la raison pour laquelle je me sentais si attiré par ce lac. Etudiant en technique mécanique, j'avais jadis été invité à visiter une usine d'horlogerie dans le Jura neuchâtelois. Concrètement : dans quelle mesure la production de mouvements d'horlogerie peut-elle être automatisée ? Un travail de diplôme.

J'avais passé la nuit à Neuchâtel chez un ami. C'est là que je l'avais rencontrée. Lors d'une dégustation de vin semi-publique au Beau-Rivage. Elle avait dix ans de plus que moi. Une femme grande et mince, la tête pleine d'idées confuses. Elle écoutait plus qu'elle ne parlait, puis tenait sa tête légèrement inclinée. Ses yeux étaient verts comme l'ardoise brésilienne, et elle avait des dents légèrement avancées qui conféraient à ses lèvres quelque chose de dépravé. Aucune idée avec qui elle était. Je ne voulais pas le demander.

Le lendemain, j'avais loué un voilier pour deux heures – je n'avais pas davantage d'argent – et je l'avais invitée. Il faisait lourd. Pour nous rafraîchir, nous avons sauté dans le lac. Nous avons couché ensemble. Ce n'était pas la première fois que je couchais avec une femme, mais la première fois sans avidité. Sans doute rendus insoucians tous les deux par le Chasselas local, nous avons oublié le temps.

Lorsque nous nous étions réveillés le lendemain matin, notre bateau était pris dans les roseaux de Chevroux. La quille était échouée, le mât penchait. Une tempête nocturne nous avait sans doute poussés vers la berge. Franziska était restée sur le bateau, tandis que j'avais nagé jusqu'à terre et prévenu la police qui avait dégagé le bateau des roseaux et l'avait remorqué à travers le lac jusqu'au port de Neuchâtel. Suivirent alors une amende, une facture du loueur pour une nouvelle quille et un jour supplémentaire de location. Puisque je ne gagnais rien, Franziska prit le dommage à sa charge. Je n'entendis plus jamais parler d'elle. Par mon ami, j'appris qu'elle avait disparu en Californie peu après et avait à un moment donné mis un enfant au monde. C'était vers le milieu des années 70, et toutes les femmes,

semblait-il, mettaient des enfants au monde à l'époque. Après mes études, je rejoignis cette même manufacture horlogère comme responsable technique. Aujourd'hui, je dirige la société.

Je ramenai mon regard du lac, léchai avec la langue la dernière mousse de la tasse et pris congé du jeune homme. Plus je repensais à cette journée d'été, moins j'étais d'humeur à mener des entretiens d'embauche.

La dernière candidate arriva à cinq heures. Je l'avais déjà remarquée depuis un moment, dehors sur la promenade. Elle était assise presque immobile sur le banc à l'ombre des arbres devant le Beau-Rivage. Je ne la voyais que de dos. A présent, elle était devant moi. Ce que je remarquai tout de suite, c'était le vert de ses yeux. Comme de l'absinthe. Mais peut-être était-ce simplement dû au fait que je me concentrais depuis des heures déjà sur les nuances changeantes de vert et de gris de ce lac. Elle était dans la fin de la trentaine, mince, avec des cheveux sombres qui se divisaient obstinément au-dessus de son œil droit et retombaient en vagues énergiques par-dessus ses pommettes jusqu'à la clavicule – et elle portait comme moi cette tache de naissance sur le dos de la main droite. Je trouvai amusant de savoir que je n'étais pas le seul au monde à avoir un point noir sur la main.

Elle me guida à travers son CV que j'avais déjà lu, expliquant son passage d'un emploi à un autre, le temps passé à Silicon Valley. Sa passion pour la Californie. Elle parlait, tandis que je pensais à tout autre chose.

« Pourquoi Berkeley ? »

« Stanford », me corrigea-t-elle, « Silicon Valley, comme je le disais. »

« Excusez-moi. Donc, pourquoi précisément Stanford ? »

« Parce que ma mère a vécu là-bas, à Los Altos Hills, et que j'y suis née. »

« Votre mère est Américaine ? »

« Suisse. De Zurich. » Elle inclina la tête de côté comme l'aurait fait Franziska, ce sourire supérieur sur les lèvres.

C'est alors seulement que je remarquai qu'elle portait le même nom de famille : Glanzmann.

Je fus pris d'une quinte de toux. J'avais avalé de travers.

« Excusez-moi », dis-je et toussai dans mon mouchoir, puis épongeai la sueur de mon front.

« Dites-moi, votre mère, s'appelle-t-elle Franziska ? »

« Vous la connaissez ? » Elle était assise toute droite.

« Vaguement. Nous nous sommes rencontrés une fois. Il y a bien des années. »

Tout d'un coup, j'avais chaud. Je fis signe à un garçon et commandai un Pernod, alors qu'il n'est pas dans mes habitudes de commencer à boire de l'alcool dès l'après-midi. J'étais reconnaissant de tout client qui entraît par la porte et faisait passer un courant d'air frais dans le bar.

Elle fixait mes mains. Il se peut bien qu'elles tremblaient. Je les poussai sous mes cuisses. Il n'y avait plus maintenant que son regard.

« Dites-moi, où votre mère vit-elle aujourd'hui ? »

« Y a-t-il encore quelque chose que vous aimeriez savoir – à propos de mon expérience professionnelle ? » Son regard était comme une forteresse.

« Je vous contacterai », dis-je et me levai. Nous prîmes congé sans nous tendre la main. Je crois que nous voulions l'éviter tous les deux.

Je la suivis des yeux longtemps : sa démarche, ses cheveux sombres. Je la suivis des yeux jusqu'à ce que je ne puisse plus la voir – jusqu'à ce qu'elle ait disparu sur la promenade derrière un bâtiment industriel. Quelque chose me retenait de rentrer chez moi.

La soirée au bar. « Ce temps n'est plus le mien », chuchotai-je à l'oreille du barman, « il semble me filer entre les doigts. » Je maintins son bras appuyé sur le comptoir jusqu'à ce qu'il me fasse comprendre qu'il prenait ma préoccupation au sérieux.

J'essayai tour à tour toutes les absinthes, jusqu'à ce que, bien après minuit, le manager de nuit m'accompagne jusqu'à une porte. Je me réveillai le lendemain matin. J'étais couché dans une chambre d'hôtel. La somptuosité de la vue. Le soleil derrière les nuages, le lac, deux, trois voiliers dessus, un vague soupçon de montagnes derrière. A la réception, on me rendit la clé de ma voiture. La facture du bar était astronomique. On me fit grâce de la facture de la chambre. J'étais gêné.

Aujourd'hui, je me demande si c'était une erreur de ne pas l'embaucher. Elle était sans aucun doute la candidate la plus qualifiée. Bien sûr, je n'ai pas engagé le poseur, mais une autre dame. Elle fait du bon travail. Mais elle n'ébranle pas mon univers.